

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 17 (1879)  
**Heft:** 34

**Artikel:** La fenna que pâyè sè z'impoû  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185318>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Puis nous n'aurons plus de poussière,  
De sol boueux, ni de glaçons,  
Le soir, partout de la lumière,  
Jusqu'à près des moindres maisons.

Notre ville propre et jolie,  
Chez nous retiendra l'étranger,  
Qui délaissera, je parie,  
La terre où fleurit l'oranger.

Nous ne pouvons demeurer en arrière ;  
Avec le siècle il faut marcher,  
Obtenir à tout prix un éclat éphémère ;  
C'est là ce qu'il nous faut chercher.

D'ailleurs n'est-ce pas chose inique ?  
D'autres villes ont plus d'impôts !  
Il faut, dans une république,  
En commun porter les fardeaux.

Vous pouviez imposer, peut-être,  
Bien des objets par vous omis :  
Les pianos, le chat, la fenêtre,  
Jeux de crokets et canaris.

« Qui veut la fin veut les moyens ! »  
Dites-vous. Que tous en pâtissent,  
La fin viendra, chers citoyens,  
Pour cela nos efforts s'unissent !

Frappez, Messieurs, et n'épargnez, de grâce,  
Pas plus les petits que les grands :  
La bonne mère ne se lasse  
Qu'après avoir fouetté tous ses enfants.

#### La fenna que pâyè sè z'impoû

Onna bouna fenna qu'avâi dâo bin âo sélao étai  
z'ua pâyî sè z'impoû et sè lameintâvè dâo teims  
que fasâi stu sailli.

— N'est pas l'eimbaras, se lâi fe lo receviâo, fa  
on rudo teims et clia pliodze n'a pas l'ai dè volliâi  
botsi !

— Oh ! câisi-vo, se repond la fenna, qu'avâi tot  
son fein étai, lâi vâo férè bio sti an ! Ne volliein rein  
avâi dè bon què cein qu'est âo grenâ et su lo cholâ,  
kâ se lo teims ne tzandzè pas, tot cein qu'est à la  
garda dè Dieu est fotu.

#### Berbitchon et sa mia.

Ein septanta et septantion, adon que noutré sordâ  
sont z'u à la frontière po gravâ âi Français et âi  
Tütches dè sè veni taupâ per tsi no, lo valet à Ber-  
bitchon, qu'on lâi désâi coumeint à son père po cein  
que l'aviont ti dou 'na granta berbitche dzauna qu'on  
arâi djurâ que l'étai ein loton, essiyivè dè frequentâ  
la fellie à Quequelion. La raccompagnivè adé la  
demeindze né, lâi atsetâvè dâi cornets dè trablietts  
à la bise, lâi fasâi liairè lè dévisès dè caramellès,  
lâi baillivè lo bré quand la jeunesse sè promenâvè,  
la sè veillivè quand l'allâvè férè âo for rein què po  
la reincontrâ et l'allâvè soveint roudassî déveron la  
mâison; enfin quiet : couennâvè. La lurena n'étai  
pas quie tant décidaïe por li, ma tot parai le lo  
remâofâvè pas pi et lo laissivè férè dè poâire que  
n'en vignè min d'autro, pace que le volliâvè avâi  
on bounami po ne pas restâ vilhe fellie.

Quand l'est que lo gaillâ reçut pè la piquietta lè

z'ooodrè po parti po la Comtâ, iô dévessont d'aboo  
allâ, fe son sa et quand fe vetu ein militéro, que  
l'eut met sa tuniqua et son bounet dè police, s'ha-  
zardâ d'allâ derè bondzo tsi Quequelion, kâ on a mè  
dè toupet quand on est ein sordâ. Adon à n'on  
momeint que sè trovâvè solet avoué sa mia, lâi fe :

— Ora, Janette, mè vâo-tou promettrè d'adé  
m'amâ et dè pas m'âobiâ tandi que sari via ?

— Oï bin se cein ne douré pas trâo grand teims,  
se lâi repond la gaupa.

#### Le cri-cri

##### II

Après avoir reçu les premiers compliments de la veuve, le boursier s'approcha d'une table où des rafraîchissements étaient servis.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il en versant avec précaution un doigt d'un liquide rougeâtre dans un verre.

— Du vin du pays, monsieur, répondit la veuve avec fierté, et, comme on n'en boit pas beaucoup chez nous, il est fait avec des raisins de ma propre treille.

— Du vin des Ardennes ! dit le boursier, voilà ce qu'on ne trouverait pas en effet au Café Anglais. Voyons un peu.

Il porta le verre à ses lèvres et fit la grimace.

— Mais il est dur en diable, votre vin !

— Je crois bien, monsieur n'y met pas de sucre : le sucrier est pourtant à côté.

— Ah ! ce vin se boit avec du sucre ; il fallait le dire tout de suite, fit le boursier en riant aux éclats.

Et plus gai qu'il n'avait été depuis longtemps, M. Bertillon tira une pièce de vingt francs de son porte-monnaie.

— Mère Valdreau, dit-il, voilà pour votre marché de demain. Est-ce qu'on peut être bien nourri à ce prix-là dans votre pays ?

— Seigneur Jésus ! s'écria la veuve en se signant dans son trouble comme si elle voyait le diable ; mais il y a là de quoi acheter toutes les boutiques de Chaumont et les marchands avec !

— Eh bien ! faites pour le mieux et ne regardez pas à la dépense. Ah ! j'espère que vous me ferez goûter un peu de votre cuisine locale.

— S'il vous plaît ? dit la veuve ouvrant de grands yeux étonnés.

— Ah ! c'est juste, vous ne comprenez pas. Voyons, vous devez bien avoir dans ce pays ce qui se trouve partout, un plat spécial, que l'on ne prépare bien qu'ici, dont la recette se transmet de mère en fille.

— Ah ! la salade au lard ! s'écria la mère Valdreau avec fierté.

— Hum ! fit M. Bertillon effrayé, c'est là votre plat national. Eh bien, non, décidément, pas de salade au lard, mais plutôt, puisque la chasse est ouverte, un perdreau : avec cela des œufs frais, de la galette.....

— Monsieur sera satisfait, j'ose le dire, fit la bonne femme.

— Et surtout,acheva M. Bertillon en congédiant son hôtesse, ne me réveillez pas trop matin.

Depuis longtemps, le boursier ne connaissait plus, en fait de levers de soleil, que ceux qu'il pouvait admirer de temps à autre dans quelque pièce de l'Opéra ou de la Porte-Saint-Martin, brossés par Chéret ou Robecchi, et il en avait si bien pris l'habitude, qu'il ne tenait nullement à en voir d'autres.

Quand le lendemain, la mère Valdreau entra, vers dix heures du matin, dans la chambre de son hôte, et s'informa respectueusement comment il avait passé la nuit, elle fut accueillie avec la plus parfaite mauvaise humeur par le terrible voyageur.

— Comment j'ai dormi ? Fort mal, pour ne pas dire du tout, et comment aurais-je pu dormir avec cet infernal insecte qui toute la nuit a fait un tapage du diable dans la cheminée.